

16 Culture

Julie Semoroz, les chants de l'intéroception

MUSIQUE Sculptrice sonore engagée, l'artiste genevoise interroge le rapport de l'individu au temps mécanique et organique dans une œuvre poétique d'une poignante beauté. Sa dernière installation, présentée dans le cadre du FIFDH, questionne la communication interspécies. Rencontre

DAVID BRUN-LAMBERT
@brun_lambert

Quand on entre dans cette galerie genevoise, on la découvre agenouillée sur le sol nu, courbée sur un écran. Pull moutarde sur le dos, leggings bariolés et guêtres aux chevilles, Julie Semoroz nous entraîne aussitôt vers l'installation qui attend: 16 planches de bois de 3 mètres de haut chacune et légèrement inclinées. Au dos, des transducteurs ont été fixés qui génèrent des sons filtrés: grognements, bruissements, bredouillages, ce qu'on veut. On touche. «Doux comme l'avant-bras.» Zen, aussi. On s'y couche et notre corps est traversé de fréquences rassurantes. «Dans cette pièce, Douze mille vingt, je voulais poser la question d'une potentielle utopie, explique l'artiste, 36 ans, tra-

travers la vibration du son, par le regard, par le biais de l'électricité ou encore de manière chimique.»

«Aménager son temps»

Maintenant assis sur le ciment froid, nous percevons toujours plaintes et grommellements, comme si le bois exposé voulait se mêler à notre conversation. Ça la fait rire, la Genevoise qui, plissant les yeux derrière ses lunettes, montre un essai de la philosophe des sciences Vinciane Despret. Son titre: *Habiter en oiseau*. On lui préférerait *Enquêter avec d'autres êtres*. C'est le nom d'un cycle de rencontres donné par le Théâtre de Vidy-Lausanne et un impératif qui colle bien à la démarche belle et radicale de Julie Semoroz.

«Je propose des regards et suscite la réflexion sur l'es-

Plonger dans ses paysages distordus ou enlumines parfois, c'est fondre dans un voyage intérieur où quelquefois on souffre, mais où toujours on se trouve

queuse de sons et chercheuse à sa manière. Si dans dix mille ans il était possible d'établir une communication interspécies, comment communiquerait-on les uns avec les autres? Il y a tant de façons de le faire: à

pace urbain, l'écologie, l'utopie, le vivre-ensemble, avec une approche anthropologique mêlée à l'art», affirme-t-elle, intarissable lorsqu'il s'agit de préciser les dynamiques de son travail. On l'écoute alors lister:

Julie Semoroz:
«Avec cette œuvre, je voulais poser la question d'une potentielle utopie.»
(ISABELLE MEISTER)



lectures intensives («sur l'accélération sociale, notamment»), équipes créées par affinités et le goût de discussions étalées «sur un temps long», afin de régler ce qui attend. Et puis enfin, il y a son corps: lui dont elle n'avait «aucune conscience» des années auparavant quand elle bossait «jusqu'à l'épuisement», qui s'est un jour «arrêté» et qui la force depuis à «aménager son temps». Alors Julie l'écoute, ce corps. Des limites qu'il lui impose, on croit comprendre qu'elle a puisé son principal sujet.

En peut-être cinq ans, Julie Semoroz est devenue une figure des musiques «expérimentales» en Suisse. A son actif, peu d'enregistrements, mais une suite intimidante de concerts improvisés, de performances solo bruitistes, de collaborations trans-disciplinaires ou de siestes musicales. Plonger dans

ses paysages distordus ou enlumines parfois, c'est fondre dans un voyage intérieur où quelquefois on souffre, mais où toujours on se trouve. «J'ai besoin d'être challengée», dit cette fille d'un ingénieur du son qui, gamine, traînait dans les backstages de JazzOnze+ ou Paléo. «J'aime essayer de nouvelles choses et explorer.»

Aussi, contribuer à dégommer une «société postindustrielle consumériste» que ses compositions saccagent comme à coups de griffes. «Ma trajectoire est sinueuse, pose-t-elle. J'ai étudié l'anthropologie, le journalisme et le cinéma à l'uni avant d'entrer à la Haute Ecole d'art et de design de Genève. Mes profs se nommaient Vincent Barras, Jacques Demierre ou Swann Thommen. Avec eux, j'ai compris qu'il existait une multitude de formats sonores possibles. Ça m'a libéré.

«En expérimentant le son, j'ai compris que je pouvais induire un discours politique à mon art. Je me suis alors sentie complète»

J'ai exploré les possibilités de ma voix et ai commencé à utiliser des loopers et des programmes sur ordinateur. En expérimentant le son, j'ai compris que je pouvais induire un discours politique à mon art. Je me suis alors sentie... complète.»

Julie Semoroz tâtonne, rapidement trouve, affirme sa patte,

exigeante et songeuse dans le même geste. Elle conçoit des concerts-performances pour une personne, glane du son au Japon, décolle pour le Chili plusieurs fois et s'y retrouve en pleine tournée lorsqu'éclate la guérilla. «J'ai une sensibilité particulière à la violence physique», souffle-t-elle, pudique.

Démarche multidisciplinaire

Vient *We Need Space*, dispositif multiforme montré au Grütli entre installations, mouvements, textes et sons. On lui propose ensuite une résidence artistique au CISA-Campus Biotech à Genève. Elle s'y passionne pour l'intéroception, perception par le système nerveux des modifications ou des signaux générés par l'état interne d'un corps, et y rencontre Didier Grandjean, professeur en neuropsycholo-

Biens culturels coloniaux: un rapport d'ici à fin 2021

COLLECTIONS Le conseiller fédéral Alain Berset a proposé que l'Office fédéral de la culture fasse un état des lieux de la situation concernant les biens culturels coloniaux dans les musées suisses, à la suite d'une motion déposée par Carlo Sommaruga

CATHERINE FRAMMERY
@cframmary

Au Conseil des Etats ce lundi, le socialiste Carlo Sommaruga a finalement retiré sa motion demandant l'adoption d'une procédure fédérale pour que les musées de Suisse participent à la restitution des biens culturels enlevés à l'époque coloniale. Alain Berset a en effet proposé qu'un rapport d'ici à la fin de l'année fasse le point sur ce qui est déjà réalisé en matière de biens culturels coloniaux par l'Office fédéral de la culture, qui subventionne et encourage déjà la recherche de transparence, la diffusion de l'information et le retour de ces biens dans le cadre des conventions internationales. Le rapport doit aussi étudier ce qui pourrait être renforcé en Suisse et comment la collaboration internationale pourrait être intensifiée. La Commission de la science, de l'éducation et de la culture avait prôné le rejet de la motion du Genevois, estimant que l'arsenal de mesures actuelles est suffisant. ■

«Influence»: portrait d'un manipulateur

CINÉMA Publicitaire promu conseiller en communication, Tim Bell a fait l'opinion et les gouvernements pendant un demi-siècle sans souci de morale. Le documentaire qui retrace sa passionnante trajectoire de gentleman-voyou étouffe malheureusement sous une accumulation d'informations complexes. A voir sur le site du FIFDH

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

Timothy John Leigh Bell, Baron Bell, était sans doute la plus parfaite incarnation de la morgue britannique. Le blason entaché de plus de vilénies qu'il n'y a de calembredaines dans la rhétorique trumpienne, il grille cigarette sur cigarette et, hautain, répond avec un sourire en coin aux questions des journalistes. En paix avec sa conscience, il raconte comment il est passé du monde de la publicité à celui de la communication, du «public relation» et de la manipulation.

Dans les années 1960, Tim Bell fait la promotion de limonades et de jeans. En

1970, il est promu directeur de Saatchi & Saatchi, célèbre agence internationale de publicité et fait campagne pour Margaret Thatcher dont il devient le spin doctor préféré et le confident. Pour la future Prime Minister, il recourt à la publicité négative avec des affiches dénigrant le Parti travailliste. La plus fameuse montre une longue file de chômeurs assortie d'un slogan sans appel: «Labour is not working» («Le Parti travailliste ne fonctionne pas»). «Personnellement, je hais les syndicats», confie Sir Tim, ravi d'avoir contribué à privatiser le processus politique.

Compagnies pétrolières

Deux journalistes sud-africains, Diana Neille et Richard Poplak, éditeur du *Daily Maverick*, évoquent la vie et l'œuvre de Tim Bell dans *Influence*. Entreprise excessivement complexe, le manipulateur ayant eu un pied sur tous les continents et une partition à jouer partout où le destin de la terre saignait. Il a arrangé les bidons de Mark That-

cher, fils de Margaret, empêtré dans une affaire de trafic d'armes avec l'Arabie saoudite. Au Chili, il participe à la mise en place du successeur de Pinochet et lorsqu'on le lui reproche, il rappelle qu'il n'a «rien à voir» avec les milliers de victimes faites par le dictateur. Il travaille pour l'oligarque Boris Berzovsky, pour les gouvernements biélorusse et sri-lankais, pour les compagnies pétrolières au Venezuela. Il touche plus de 500 millions de dollars du Pentagone pour une campagne de propagande en Irak...

Tensions raciales

L'Afrique du Sud est un des terrains de jeu préférés de cette glorieuse figure de l'ombre. Il fait campagne pour l'élection de Frederik de Klerk – mais c'est Mandela qui est élu. Puis, sous la présidence du très corrompu Jacob Zuma, il défend les intérêts des frères Gupta, milliardaires indiens dont les intérêts économiques se sont étendus jusqu'à influencer la politique gouvernementale. Sa société Bell Pot-

tinger est accusée d'incitation aux tensions raciales. Tim Bell prend la porte. Les temps changent. Un système s'effondre. Une génération de spin doctors se retrouve comme des «dinosaures de l'industrie de l'influence». Le père fondateur des *fake news* meurt en 2019, la conscience tranquille, fier du travail accompli: son job était certes «amoral» mais en aucun cas «immoral». Et puis, après tout, «je ne suis pas un prêtre»...

Les auteurs d'*Influence* ont rencontré une vingtaine de témoins, dont certains prestigieux, comme de Klerk ou Phumzile van Damme. Ils ont compilé de nombreux extraits d'interviews et images d'archives. Mais leur film court trop de lièvres. Les manipulations de Tim Bell et consorts sont trop complexes, trop singulières pour être fondues dans un compendium, fût-il méritoire, chacune d'entre elles méritant un récit approfondi. ■

FIFDH - 19e Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains. Genève 5-14 mars 2021.

Voix de fête remet le son

CONCERTS La 23e édition du festival de musique francophone aura bien lieu du 16 au 21 mars, au fil d'une dizaine de propositions virtuelles et participatives

VIRGINIE NUSSBAUM
@Virginie_Nb

Il y a un an exactement, Voix de fête héritait d'un triste titre: celui du premier festival romand officiellement interdit par l'Etat, à une semaine de son lancement. Cette année, la plus grande manifestation de musique francophone de Suisse se fait pionnière de bien meilleur augure puisqu'elle ouvre, à quelques semaines du printemps, la saison des festivals.

Ils l'avaient rêvée en présentiel, cette 23e édition, mais Guillaume Noyé et Priscille Alber, codirecteurs du festival genevois, se sont à nouveau heurtés à l'incertitude sanitaire et au gel des tournées internationales. Pas question de repousser le rendez-vous pour autant, fixé du 16 au 21 mars, ni d'en remettre l'affiche. «Si ces artistes n'ont pas pu se produire en 2020, nous n'allions pas simplement les abandonner et en choisir d'autres, mais plutôt les aider à développer des projets», explique Guillaume Noyé.

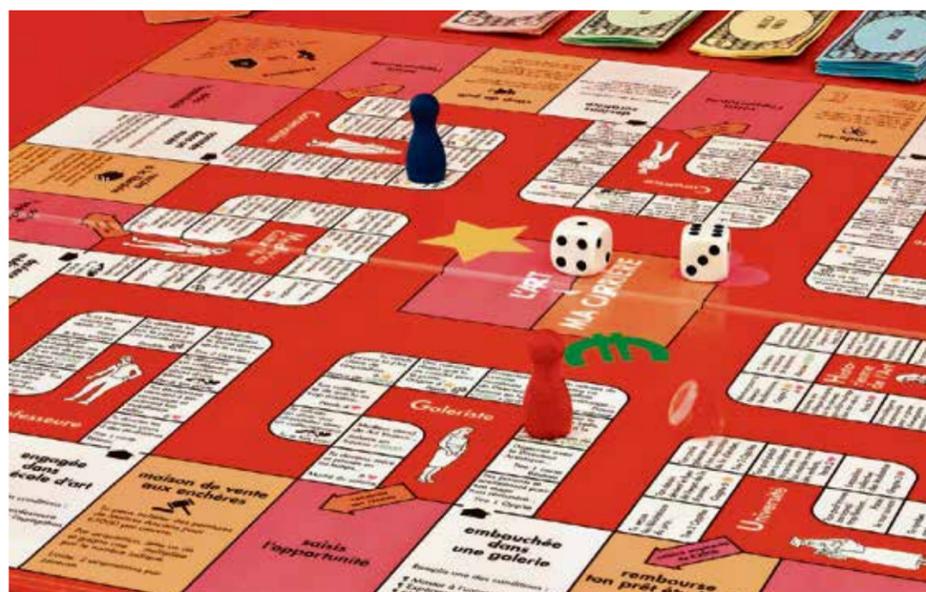
Offrir une visibilité aux artistes émergents et créer du lien avec le public, telles sont les missions historiques de Voix de fête, d'autant plus cruciales quand les scènes classiques sont inaccessibles. Alors en février, l'équipe du festival s'est «enfermée pendant quatre jours, en mode incubateur à idées» pour imaginer des solutions covid-compatibles. A l'arrivée, neuf projets virtuels et inventifs, répartis entre la trentaine d'artistes de cette édition – romands pour la plupart, dont Barone, Gaspard Sommer, KT Gorique ou Les Fils du facteur.

Au son du carillon

Un marché aux *goodies* d'abord, «la bimbeloterie des artistes», qui mettra en vente (et au concours) des objets ou des moments musicaux uniques, du vinyle dédicacé par Pony del Sol au gilet porté sur scène par le chanteur Ostande. En plus de cette cagnotte lancée par les fans, «tous les artistes recevront un cachet pour leur participation aux différents projets», insiste Priscille Alber. Comme celui des «Titres oubliés», qui verra les musiciens repêcher dans leurs besaces des morceaux inédits, présentés chaque jour sur le site. Les festivaliers, de leur côté, seront invités à soumettre un texte de chanson signé de leur plume, peut-être mis en musique par Aliose ou Yoanna. Voix de fête s'exportera aussi sur les ondes, avec des émissions de radio (samedi) et de télévision (dimanche) mettant en lumière les nouveaux talents.

Et pour porter leurs voix au-delà des écrans, le festival s'emparera de la cathédrale, ou plus précisément... de ses cloches. Mardi, jeudi et samedi à 17h30, l'organiste carillonneur Vincent Thévenaz reprendra à sa sauce les morceaux d'artistes à l'affiche. Des tintements de joie qui résonneront loin à la ronde. ■

Festival Voix de fête. Du 16 au 21 mars.
www.voixdefete.com.



Le jeu d'Olivia Hernaiz met en scène les obstacles que les femmes doivent surmonter dans leur carrière. (OLIVIA HERNAIZ)

MAIS ENCORE

«Nomadland» et «Rocks» en tête aux Bafta

Après avoir triomphé aux Golden Globes, «Nomadland», hymne à la gloire de hippies modernes sillonnant les Etats-Unis dans leurs camionnettes, a été nommé sept fois aux British Academy Film Awards (Bafta), notamment dans la catégorie meilleur film. Cumulant lui aussi sept nominations, le film «Rocks» de la Britannique Sarah Gavron suit une adolescente londonienne de 15 ans abandonnée comme son jeune frère par sa mère mais soutenue par sa bande d'amies. Les noms des gagnants seront annoncés le 11 avril dans une cérémonie organisée sans public. (ATS)

gie de l'émotion et neuroscience affective.

«Douze mille vingt s'est nourrie de nos échanges, dit-elle, et de tout ce vers quoi je me suis tournée pour façonner ma réflexion sur la communication du vivant: neuroscience, philosophie ou primatologie.» Alors que les vrombissements enflent encore, le bois suppliant pour une étreinte, on apprend qu'Ensemble Contrechamps lui a commandé une pièce de deux minutes «sujette à interprétation», que des musiciens joueront courant mars en solo et en acoustique chez des particuliers. «Pour la créer, je vais manipuler des sons d'animaux.» ■

«Douze mille vingt», Julie Semoroz, Halle Nord, Genève, jusqu'au 28 mars, dans le cadre du FIFDH.

«Euvres miniatures, concerts à domicile», dans le cadre de «Dans l'Salon», Ensemble Contrechamps, jusqu'au 13 mars.

Un jeu pour interroger la place des femmes dans l'art

ÉGALITÉ Olivia Hernaiz, artiste belge montante, a créé un jeu de plateau pour aider les institutions et le public à ouvrir la discussion sur le rôle et la place que le monde de l'art veut bien laisser aux femmes. Le contenu est inspiré d'histoires vécues

KATARZYNA GORNIK

Des personnages à placer sur le plateau, des dés à lancer, et des cartes... *L'Art & ma carrière* est un jeu comme un autre. A quelques détails près. Tout d'abord, il a été créé par une artiste belge, Olivia Hernaiz, qui a détourné le principe de jeux comme *Destins* ou *La Bonne Paye*. De plus, l'artiste s'est inspirée pour le contenu d'un sociologue et écrivain américain, James Cook Brown. Plutôt de gauche, ce dernier avait tenté dans les années 1950 de faire entrer dans les familles un contrepoids au *Monopoly* et autres apologues de la réussite financière. Le jeu d'Olivia Hernaiz met en scène les carrières des femmes et les obstacles qu'elles doivent surmonter pour gagner leur place au soleil.

Chaque joueuse ou joueur choisit son personnage: artiste, curatrice, galeriste, conservatrice de musée, médiatrice culturelle et,

enfin, professeure, historienne de l'art ou étudiante. L'objectif est bien sûr de gagner, selon trois critères à choix: argent, bonheur ou gloire...

Déjouer les stéréotypes

«Pendant dix ans, j'ai fait de l'art comme un homme», explique Olivia Hernaiz. En parallèle de sa pratique habituelle, couronnée par de nombreux prix, elle se met à réfléchir à des situations vécues ou entendues. En découle une prise de conscience qui l'incite à prendre position. Voulant éviter de renforcer les stéréotypes, elle décide d'envoyer un formulaire anonyme et confidentiel à des centaines de personnes actives dans le monde de l'art, de professions diverses et à différents stades de leur carrière. Les questions portent sur des sujets parfois tabous, tels que la stabilité financière, le sexisme ou le harcèlement sexuel, le rapport à la maternité, etc. Elle reçoit des centaines de témoignages poignants de France, de Belgique et du Royaume-Uni.

«Mes principaux publics sont les institutions et les écoles d'art, même si j'ai eu de nombreuses commandes de particuliers», précise l'artiste. Et comme dans un jeu de société,

la chance n'a pas toujours été de la partie. Covid oblige, plusieurs expositions et ateliers, prévus en France et au Royaume-Uni, ont été repoussés. «La solution trouvée par certaines institutions a été d'acheter quatre ou cinq exemplaires et de les proposer en prêt à leur public, puis d'organiser une rencontre par visioconférence avec moi.

L'objectif est de gagner selon trois critères à choix: argent, bonheur ou gloire

Car pour que la discussion soit intéressante, il faut que les gens aient pu en faire l'expérience.»

C'est d'ailleurs le but premier d'Olivia Hernaiz: inciter les joueuses et les joueurs à confronter leurs opinions. «Idéalement, je viens le premier jour de l'exposition pour former les médiatrices et médiateurs, et je demande au groupe de tester le jeu en formant deux équipes. Cela ouvre le dialogue. C'est cela qui est intéressant.» ■

PUBLICITÉ



Ai Weiwei pose dans une salle de son exposition «D'ailleurs c'est toujours les autres», visible au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne jusqu'au 28 janvier 2018. © David Wagnières

CHINE ET PANDÉMIE: CONFÉRENCE D'AI WEIWEI

Samedi 13 mars à 19h - vidéoconférence en ligne

Depuis les années 2000, l'activisme d'Ai Weiwei et son travail d'artiste sont difficilement dissociables: il met sa notoriété planétaire au service d'une contestation féroce du régime chinois. Plus d'un an après le début de la pandémie, la Chine paraît l'avoir endiguée. Mais est-ce vraiment le cas? Et si oui, à quel prix? Pour en discuter, Ai Weiwei. L'artiste est à l'origine de «Coronation», un long métrage réalisé dans le plus grand secret pour comprendre ce qui s'est réellement

passé à Wuhan, premier lieu dans le monde où le virus a été détecté. Il livrera une vidéoconférence en ligne au FIFDH, codiffusée sur le site du «Temps», avant de répondre à une série de questions posées par nos vidéastes.

Vous souhaitez participer ou recevoir le compte rendu?
www.letemps.ch/evenements